

Un professeur en voyage : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 18

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ce « *tout est prêt* » est pour moi, sinistre et solennel ! *Tout est prêt* ! C'est le départ, la séparation cruelle ; c'est la place vide dans la famille, l'embrassement convulsif d'une épouse, la bénédiction d'une mère !...

Tout est prêt ! C'est la bataille avec ses hourras frénétiques, ses héroïsmes et ses défaillances, ses dévouements et ses lâchetés. — Ce sont les sourdes colères des prisonniers, les gémissements des blessés, les adieux suprêmes des mourants !

Tout est prêt ! Ce sont les villes brûlées, les champs dévastés, les populations ruinées, la faim, l'horrible faim, les larmes, le deuil, la mort !

Voilà, pourtant, les fruit, les plus immédiats de tous ces savants calculs. — Un siècle de gloire ne saurait en effacer l'amertume.

Heureusement, pour l'honneur de l'humanité, qu'à côté de la stratégie qui détruit, il y a la stratégie qui relève ; qu'à côté des cris déchirants des blessés, il y a les cris sympathiques du cœur !

L'âme humaine est une.

En présence des immenses infortunes qui s'accumulent à leurs frontières, le rôle des neutres est d'unir leurs efforts pour venir en aide à ceux qui souffrent !

Plus l'abîme des misères va s'élargissant, plus la pitié doit grandir avec les besoins !

Là bas sont les armées qui tuent et s'immolent ; soyons celles qui aiment et soulagent !

Là bas sont les ennemis qui s'acharnent à combattre ; soyons les soldats de la charité !

Là bas sont le froid et la tempête ; soyons le rayon de soleil !

Thermes de Lessus.

L. C.

Le Chant du prolétaire.

O mon rabot, mon gagne-pain,
Pourquoi quitter ma main glacée ?
Mon fils pourra manger demain :
Au travail, ma nuit s'est passée.
Il était là, tout grelottant,
Couché près de moi sur la paille.
Malade, il me sourit pourtant,
Il faut bien pour lui qu'on travaille.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !
Sous tes haillons, dans ce réduit,
Enfant, la fièvre te tourmente ;
Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui,
Vois, je suis gai, je ris, je chante.
Quand tu naquis, un noir chagrin
Tua ma pauvre Madeleine :
Le désespoir fut ton parrain,
La faim dût être ta marraine.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !
On dit qu'il fait si bon chez soi,
Aux lieux où l'on reçut la vie ;

Le malheureux n'a pas un toit,
Il n'a pas même une patrie.
La nature a-t-elle en créant,
Pour son malheur, la race humaine,
Sorti deux moules du néant,
Pour le repos et pour la peine ?
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Comme on vieillit dans la douleur !
Comme les chagrins vous moissonnent !
Mon âme n'a plus de chaleur,
Et mes cheveux déjà grisonnent.
Un siècle entraîne les suivants
Et tous vont rouler dans le gouffre.
Les morts commandent aux vivants,
Mon père a souffert, moi je souffre.
Pas de murmure, allons, allons,
Tout est pour le mieux sur la terre.
Le cœur serré, chantons, chantons
Le chant d'espoir du prolétaire !

Mais, jusqu'au seuil de mon grenier,
De l'avenir un rayon monte.
Ce jour serait-il le dernier
De l'injustice et de la honte ?

Place au soleil ! Guerre aux abus !

Mots enchanteurs, vibrez encore !

Réveille-toi ! Ne gémis plus !

C'est pour toi, mon fils, cette aurore !

Plus de murmure, allons, allons,

Tout doit aller mieux sur la terre !

Pour notre enfant, chantons, chantons

Le chant d'espoir, du prolétaire !

Elie DUCOMMUN.

Un professeur en voyage.

II

Le soleil était près de se coucher, la teinte rosée et dorée tout à la fois, qui accompagne la fin du jour dans la belle saison, répandait ses reflets magiques sur la contrée, où tout respirait la paix et l'abondance. Au milieu de la plaine, on voyait la jolie petite ville de L., entourée, de trois côtés, de forêts qui remontent la montagne où elles tracent de longues bandes d'un vert foncé. La paix du soir semblait pénétrer dans la ville où la cloche annonçait aux travailleurs la fin de la journée. Le particulier assis sur le banc, devant la maison, fumait sa pipe, tandis que les plus jeunes de ses enfants grimpaient sur ses genoux et que les plus âgés folâtraient. De son côté, la mère au foyer préparait le souper. Ce fut en ce moment-là que la chaise de poste apparut dans la rue, à grand bruit de roues, de fouet et de cahot.

Dans la ville dont nous parlons, comme dans toutes les petites villes et villages de l'Allemagne, on élève les oies et cela sur une vaste échelle. La masse d'oies qui rentraient en ce moment-là pour regagner chacune sa demeure était si grande, qu'un pauvre jeune idiot, nommé Martin, chargé avec sa sœur, petite blondine, de conduire ces bêtes, avait une peine inouïe à les retenir dans le bon chemin. Plus lentement, et avec la gravité qui leur est propre, venaient, derrière la gent crierde, les bœufs de la ville.

En tête de la colonne se trouvait le jeune et vigoureux taureau, à la tête bien fournie de poils, tenant ses cornes, penchées vers la terre, d'un air sombre et avec des yeux qui n'annoncent rien de bon. De temps à autre, quelque vache

bien grasse se détachait de la troupe pour prendre, avec son veau, le chemin de la maison, où les habitants la recevaient comme un membre chéri de la famille. (Traduction littérale.)

Ce fut en ce moment-là que le cor du postillon retentit avec sa voix puissante, et la chaise de poste, lancée à fond de train, traversa à grand bruit toute la masse de bipèdes et quadrupèdes dont nous venons de parler. Ce fut avec une mauvaise humeur non dissimulée que les vaches se tirèrent de côté, en regardant, avec un grondement sourd, ceux qui osaient venir leur contester leur place dans la rue, dont elles sont habituées à avoir la propriété exclusive (littéral). Quant au postillon, il faisait claquer son fouet pour chasser de côté les oies retardataires, qui, avec la gracieuse démarche que nous leur connaissons, s'obstinaient à vouloir précéder les chevaux.

Enfin, le postillon dirigea l'équipage sur la place du marché, et s'arrêta devant la poste.

Monsieur le maître des postes, avec sa grosse panse, plume derrière l'oreille, s'avança avec curiosité; puis, s'approchant de la voiture, il ôta, par forme de salut, la casquette verte, brodée, qui sert à la fois d'insigne de ses fonctions et de couvre-chef à sa tête pelée. Nota-bene, il était aussi aubergiste. L'arrivée de personnages, voyageant en chaise de poste, était pour lui une bonne aubaine et un grand honneur. Aussi plia-t-il très bas l'échine. Malheureusement, tandis que sa lourdeur exécutait cette évolution cérémonieuse, et, avant que nos voyageurs eussent quitté la voiture, un jeune homme arriva en toute hâte, et, saluant gracieusement notre professeur et son épouse, il leur souhaita cordialement la bienvenue.

— Voilà trois jours que je vous attends avec la dernière impatience, cher professeur, s'écria-t-il en serrant son ami dans ses bras, après quoi il baisa poliment la main de madame, qu'il venait d'aider à descendre de voiture et à qui il offrit galamment son bras. Mes amis, je vous en prie, je demeure à quelques pas d'ici, faites-moi l'honneur et le plaisir d'accepter, de moi, votre logis; mon domestique va venir à l'instant chercher vos effets.

— Comment? s'écria le professeur surpris, vous voulez nous recevoir?

— Vous me comblez de bonheur si vous voulez bien accorder la préférence à la maigre maison d'un pauvre célibataire. Ce serait pour moi une grande joie.

Ce fut ainsi que nos jeunes voyageurs furent conduits dans une maison de belle apparence, située sur la place du marché. Cette maison était la pharmacie. Hermann Schwarzenberg en était le propriétaire depuis la mort de son père, c'est-à-dire depuis un an. La maison était propre, on s'y sentait à l'aise, tout y respirait le contentement. Il y régnait ce parfum aromatique propre à toute pharmacie, et ce parfum s'y retrouvait dans toutes les pièces. La femme du professeur se trouva de suite dans son élément, et tandis que nos deux messieurs se perdaient dans la contemplation des richesses minérales de l'intérieur de notre globe terrestre, elle alla se restaurer. Une servante d'un certain âge et un domestique de bonne tournure se mirent aussitôt à sa disposition. La vieille servante, en particulier, était au comble du bonheur. Pour comprendre ce qu'elle éprouvait, il faut lever un coin du voile qui recouvre la vie domestique. Généralement, nos messieurs accoutumés à la vie de cafés, de restaurants et de cercles, sont tellement habitués à vivre dans le luxe et à être servis sur-le-champ par les sommeliers, qu'ils ne tiennent aucun compte des efforts de leur ménagère pour maintenir l'ordre et la propreté. Leur haute supériorité se plaît à dédaigner les travaux des dames, et si parfois ils donnent un éloge, cet éloge même prouve qu'ils ne flattent que par formule d'amabilité et de politesse. Notre vieille servante donc fut aux anges de trouver une vraie ménagère, connaissant, appréciant tout ce qu'elle trouvait de bien soigné dans la maison.

— Oh! Madame, s'écriait-elle, vous ne sauriez croire le bien que cela fait quand on voit sa bonne volonté reconnue. Mon jeune maître ne se doute pas de tous ces détails; rien ne me serre tant le cœur que de voir l'indifférence qu'il té-

moigne pour tous mes soins. Il n'en était pas ainsi lorsque sa bonne mère vivait encore!

— Après tout, chère Rosa, répondit avec bonté Madame la professeur, il est possible que tout cela change bientôt et que vous ayez une jeune maîtresse.

— Une jeune dame Schwarzenberg! dit la vieille en secouant la tête. Notre jeune monsieur ne prend guère le chemin de se marier, et il n'a pas l'air de se soucier des riches partis qui, de toutes parts, cherchent à le captiver. Naturellement, il est jeune, il est riche, et plus d'une maman voudrait le prendre dans ses filets pour le donner à sa fille. La poursuite de ces dames dépasse souvent et de beaucoup toutes les limites des convenances.

(A suivre.)

Mont-Cenis.

Un voyageur qui a traversé le tunnel du Mont-Cenis, en revenant d'Italie, donne quelques détails intéressants sur ce gigantesque travail. Il a parcouru la distance comprise entre Bardonnèche et le point de jonction des deux galeries en moins d'un quart d'heure, dans un train faisant le service d'extraction des matériaux. La galerie n'a pas encore sa largeur sur une centaine de mètres au centre; on continue à faire sauter le rocher et à construire le revêtement. Jusque-là la double voie est achevée, et il ne reste qu'à remplacer les rails provisoires par les rails définitifs. Du côté de Modane les travaux sont à peu près dans le même avancement.

On compte que les travaux seront complètement achevés à la fin de juin et que l'inauguration se fera dans le courant de juillet.

Tribulations.

II

Nous avons énuméré, dans notre numéro du 15 avril, quelques-uns des nombreux inconvénients dont notre vie est semée; en voici encore un petit paquet:

Un jour de bise, et marchant au pas accéléré, rencontrer sur son passage un personnage allant du même train et se hâter de lui faire place en se détournant à droite. Mais se retrouver encore nez à nez avec lui, vu qu'il a eu précisément la même intention que vous. On se rejette alors précipitamment à gauche, et même inconvenient! Il m'est arrivé une fois de faire ainsi jusqu'à six évolutions consécutives avant de pouvoir librement poursuivre mon chemin.

Un désappointement plus mortifiant encore, mais heureusement assez rare, c'est le suivant: s'avancer doucement par derrière une connaissance amie de la plaisanterie, et, pour l'intriguer un moment, lui couvrir brusquement les yeux, en l'empêchant de se retourner..... Puis, reconnaître avec confusion que, trompé par une parfaite ressemblance de taille et de costume, cette joyeuse connaissance n'est autre qu'un étranger, homme grave, qui reçoit d'assez mauvaise grâce les excuses que vous lui balbutiez.

S'asseoir avec distraction sur une chaise plus basse que de coutume et sentir les fondations de